



Open Access Repository  
[www.ssoar.info](http://www.ssoar.info)

## Sur quels modèles théoriques une approche communicationnelle en sciences sociales peut-elle s'appuyer?

Dacheux, Eric; Duracka, Nicolas

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

### Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Dacheux, E., & Duracka, N. (2017). Sur quels modèles théoriques une approche communicationnelle en sciences sociales peut-elle s'appuyer? *ESSACHESS - Journal for Communication Studies*, 10(2), 207-222. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-55381-2>

### Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-ND Lizenz (Namensnennung-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier: <https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/deed.de>

### Terms of use:

This document is made available under a CC BY-ND Licence (Attribution-NoDerivatives). For more Information see: <https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0>

Sur quels modèles théoriques une approche  
communicationnelle en sciences sociales peut-elle  
s'appuyer ?<sup>1</sup>

Professeur des universités Eric DACHEUX  
Communication et société (EA 4647)  
Université Clermont Auvergne  
FRANCE  
eric.dacheux@uca.fr

Docteur Nicolas DURACKA  
Communication et société (EA 4647)  
Université Clermont Auvergne  
FRANCE  
nicolas.duracka@uca.fr

**Résumé :** Sur quels modèles théoriques une approche communicationnelle en sciences sociales peut-elle s'appuyer ? Ce texte vise deux objectifs. Tout d'abord, s'appuyer sur les travaux de Louis Quéré pour révéler les forces et les faiblesses des deux modèles dominants : un modèle épistémologique s'inscrivant dans le sillage de la théorie de l'information et de la cybernétique dans une visée instrumentale ; un modèle politique qui vise l'intercompréhension au service de l'autodétermination des citoyens dans l'élaboration des normes qui les gouvernent. Par ailleurs, nous souhaitons ajouter à cette revue deux modèles qui permettent de dépasser les limites des deux premières approches : un modèle praxéologique qui s'appuie sur la praxis comme activité organisante de perspectives partagées ; un modèle de l'incommunication qui fait de l'impossibilité d'aboutir à l'intercompréhension la norme des relations sociales.

**Mots-clés :** modèles, communication, épistémologie

\*\*\*

---

<sup>1</sup>Merci aux experts qui ont critiqué une première version de ce texte et à Florine Garlot pour ces suggestions de modification concernant la seconde version. Les maladresses qui subsistent sont de notre entière responsabilité.

*Theory of communication: four approaches*

**Abstract:** How to theorize communication in social sciences? This text has two goals. First, to rely on the work of Louis Quéré, revealing the strengths and weaknesses of the two dominant models of two dominant models: an epistemological model enrolling the theory of information and cybernetics in an instrumental aim; a political model that aims at inter-understanding at the service of self-determination of the citizens in the elaboration of norms that govern them. Moreover, we wish to add to this review, two models which go beyond the limits of the first two approaches: a praxeological model that relies on praxis as an organizing activity of shared perspectives; a model of incommunication that reverses the situation and makes the impossibility of achieving intercomprehension the norm.

**Keywords:** theoretical study, communication, epistemology

\*\*\*

**Introduction**

La communication, comme activité sociale, peut-elle prétendre à une théorie générale scientifiquement pertinente ? Selon Bernard Miège, les théories générales de la communication souffrent d'une trop grande abstraction qui fait écran à la richesse du social. Elles engagent le plus souvent une extrapolation abusive qui accorde le primat à un paradigme unique et peut faciliter la confusion des instances (par exemple, entre communication interpersonnelle et communication sociale). Trop ambitieuses, ces théories ne peuvent pallier l'insuffisance des vérifications empiriques (Miège, 1992, p. 124). Dès lors, ce dernier considère qu'il est impossible de construire une théorie générale de la communication et souligne l'existence de théories partielles qui se concentrent soit sur un aspect spécifique comme, par exemple, la métaphore (Tudor, 2013) ou l'écrit (Olivési, 2007), soit sur un domaine spécifique comme la communication télévisuelle (Lochard, 2009) ou la communication interpersonnelle (Marc, Picard, 2000). Ou bien encore sur une discipline spécifique comme la sociologie de la communication (Maigret, 2003), ou la phénoménologie de la communication (Duportail, 1999). A l'opposé de cette tendance, certains auteurs affichent une volonté épistémologique de clarification du champ, et cherchent au contraire à regrouper les différentes approches théoriques existantes dans des modèles paradigmatiques. C'est ainsi que, dès les années soixante-dix, Michael Buhler (1974) identifie six modèles de communication. Plus près de nous, Louis Quéré (1991) propose deux approches communicationnelles auxquelles il assigne les termes de « modèle épistémologique » et « modèle praxéologique » de la communication. Nous voudrions ici compléter la stimulante proposition de ce sociologue. En effet, selon nous, il existe deux modèles

paradigmatiques qui dominent les approches communicationnelles<sup>2</sup> en sciences sociales. Tout d'abord, effectivement, le modèle épistémologique identifié par Quéré qui s'appuie sur un schéma émetteur canal récepteur encore très présent dans les représentations sociales même s'il est en déclin dans les sciences sociales. Ce premier modèle se voit peu à peu remplacé par un modèle politique lié aux apports critiques des théories habermassiennes. Deux modèles sur lesquels nous reviendrons en première partie en montrant leurs forces et faiblesses. Nous montrerons que ces faiblesses pourraient être dépassées par deux paradigmes communicationnels facilement mobilisables par l'ensemble des sciences sociales : un modèle praxéologique qui propose de revenir aux fondements de l'activité communicationnelle instituante dans la société, et celui de l'incommunication qui vise une révolution du regard en partant non plus d'une visée intercompréhensive mais bien d'une prédominance des altérités radicales comme enjeux sociétales contemporains.

## 1. Deux modèles dominants

Il ne faut pas confondre modèle et schéma, même si tous deux proposent une représentation simplifiée du réel. En effet, le schéma est en général un ensemble d'éléments que les chercheurs décident de mettre en relief. Ensuite, « *ils isolent les fonctions définissables les relient par de simples lignes* ». En effet, « *il vise la compréhension de l'interaction des diverses et principales fonctions ou composantes* » (Buhler, 1974, p. 31). Quand ces modèles sont admis et partagés par un grand nombre de chercheurs, ils forment un paradigme au sens faible de ce terme<sup>3</sup>. Ainsi, nous avançons qu'il existe deux modèles paradigmatiques structurant les approches de la communication en sciences sociales. Le premier est défini comme « épistémologique » (Quéré, 1991) et surgit au milieu du vingtième siècle. Le second est un modèle politique qui se structure autour des travaux de Jürgen Habermas, dès la fin du siècle dernier.

### 1.1. Le modèle épistémologique de la communication

Louis Quéré désigne par le vocable « modèle épistémologique », l'ensemble des travaux s'inscrivant dans le sillage de la théorie de l'information et de la cybernétique. Il utilise cette appellation car ce modèle instrumental de la

<sup>2</sup>Une approche communicationnelle consiste à user de la notion de communication « *comme schème conceptuel pour rendre compte de l'activité et de l'organisation sociale, des rapports sociaux et de l'ordre social [...]* » (Quéré, 1991, p. 71)

<sup>3</sup>Au sens fort, celui de T. Kuhn (1962), un paradigme est une sorte de métathéorie, un cadre de pensée, à l'intérieur duquel un consensus est réuni pour définir les questions pertinentes qui orientent les expériences à faire, et qui définissent la science "normale", jusqu'à ce qu'un changement intervienne, qui plus qu'une théorie, est un changement total de perspective. Au sens faible, celui que nous utilisons ici il désigne un cadre théorique partagée par une large partie d'une communauté scientifique donnée, il alimente ainsi une culture épistémique qui est commune à cette large partie sans être forcément partagée par tous (Knorr Cetina, 1998).

communication est issu de la tradition épistémologique que nous avons héritée du XVII<sup>e</sup> siècle. Plus précisément, cette approche de la communication « *raisonne en termes de production et de transfert de connaissance sur le monde et les personnes et elle relève pour l'essentiel du schème de la représentation* » (Quéré 1982, p. 72). Autrement dit, une approche déduite conjointement d'une visée technique et d'une épistémologie positiviste opposant réel et représentation du réel. Ainsi, cette approche épistémologique s'appuie, tout d'abord, sur les apports de la théorie mathématique de la communication élaborée par Claude Shannon et Warren Weaver, et agrémentée par l'américain Norbert Wiener qui publie, à la fin des années quarante, *The human use of human beings* (1949)<sup>4</sup>. Dans son œuvre, il fait évoluer la proposition de Shannon et Weaver du point de vue technique en introduisant la notion de feed-back, soit une rétroaction du récepteur qui tend à modifier l'action de l'émetteur dans une situation de communication. Puis, il regroupe un ensemble de réflexions « *qui sonne comme autant de propositions pour sa réforme radicale* » (Breton, 1997, p. 31), et qui repose sur deux points essentiels. Le premier point est issu de la seconde loi sur la thermodynamique et tente de pallier le risque d'entropie sociale incarnée par la guerre. Le second point propose de multiplier les voies de circulation de l'information pour faciliter l'avènement d'une société de la communication. Émerge alors une vision communicationnelle de la société qui provoquera un réel bouleversement paradigmatique.

Tout d'abord, cette approche communicationnelle construit un nouvel ordre symbolique plaçant la cybernétique comme l'utopie de l'homme moderne et rationnel qui n'a plus de secret pour ses semblables<sup>5</sup>. En effet, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, c'est la crainte d'une société incontrôlable qui pousse Wiener à développer une vision sociétale transparente dans laquelle le désordre et les risques de conflits s'effacent derrière une paix totale de l'homme avec l'homme, mais aussi de l'homme avec son environnement. Le rôle des médias est ainsi dessiné en creux, comme l'outil essentiel qui permet à l'homme de réagir de façon appropriée aux réactions qui l'entourent. Par ailleurs, la cybernétique apparaît dans le sillage d'une pensée moderne et laïque, qui se détache du mystique et du religieux, et dans laquelle le modèle propose une revalorisation de la pensée dont les processus mentaux « *relèvent du raisonnement conçu comme un calcul* » (Breton, 1997, p. 57). Or, cette rationalisation en finalité, qui est orientée vers l'action pratique dans le monde, tend à construire, selon Max Weber (2008), des relations sociales à la fois impersonnelles, instrumentales et utilitaires qui favorisent le désenchantement du monde (recul des croyances religieuses ou magiques comme mode d'explication des phénomènes).

Ensuite, le second bouleversement scientifique opéré par le modèle épistémologique consiste à assimiler communication et persuasion. Cette réduction

<sup>4</sup> Cet ouvrage a pour objectif de donner accès à un public plus large ses écrits pointus parus quelques mois plus tôt dans *Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine* (1948).

<sup>5</sup> Au sortir de la seconde guerre mondiale c'est la peur du retour vers l'idéologie destructrice du nazisme qui favorise ce type de réflexion.

trouve deux explications, l'une politique, l'autre économique. En effet, le contexte politique de l'époque influence fortement l'approche communicationnelle des chercheurs. Serge Proulx rappelle ainsi la prééminence de la lutte contre la propagande nazie dans la conceptualisation théorique de la communication. Il fait ainsi référence à ce séminaire de travail concernant la communication de masse et organisé par la fondation Rockefeller à New York entre septembre 1939 et juin 1940. Une réunion mensuelle des plus grands spécialistes de l'époque (Lasswell, Lazarsfeld etc.) devait permettre d'élaborer un cadre général de compréhension du phénomène. Mais l'histoire en décidera autrement et l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes, ainsi que la crainte de l'élargissement du conflit, viendront modifier la tournure du séminaire qui s'attellera alors à la tâche délicate d'élaborer une réponse satisfaisante à l'interrogation des autorités : « *comment utiliser les moyens de communication pour expliquer aux gens l'implication des États-Unis au conflit ?* » (Proulx, 2007, p.63). Tout cela contribuera largement à orienter le séminaire vers les effets d'une communication de masse et influencera le développement des grands programmes de recherche durant les décennies suivantes. C'est donc ainsi, dans un contexte bureaucratique et militaire, que Wilbur Schramm (fondateur du domaine universitaire d'étude des communications aux États-Unis) développe sa vision d'une communication publique vue comme un « *acte de persuasion évalué au moyen de méthodologies surtout quantitatives* » (Proulx, 2007, p.64). Ainsi, nous comprenons mieux comment le contexte militaire des années 40 « *canalise les recherches dans les avenues balisées par une épistémologie quantitative* » (Proulx, 2007) favorisant l'émergence d'un modèle de communication, vue comme moyen de persuasion qui s'est par la suite imposé. Cette vision instrumentale de la communication s'imposera d'autant plus facilement que le contexte économique pousse également dans ce sens. En effet, la seconde guerre permet aux USA de sortir de la crise et de passer d'une économie de pénurie (depuis 1929) à une économie de l'abondance. Dès lors, les recherches sur la communication publicitaire et le marketing vont se développer. On entre donc dans l'ère d'une rationalité accrue par un ensemble de méthodes dont dispose une organisation pour encourager des attitudes et des comportements favorables à la réalisation de ses objectifs auprès de ses publics cibles.

Le modèle épistémologique de la communication est ancré dans une histoire sociale. Au tournant des années 40, il répond à la nécessité d'un renouvellement de l'ordre symbolique occidental affaibli par la guerre. Il s'ancre dans un élan politique qui penche vers la persuasion en s'appuyant sur l'émergence des médias de masse. Il prend également une consistance économique forte en nourrissant les recherches en publicité et marketing. En alliant scientificité du schéma de transmission et valeur empirico-fonctionnaliste du modèle de l'interaction discursive, ce modèle consacre l'avènement d'un nouvel ordre symbolique partagé issu non plus de l'impératif divin, mais bien de l'activité de publicisation instrumentale des acteurs sociaux. Or, en faisant abstraction de l'arrière-plan de l'activité sociale de la communication, ce modèle s'extrait de la complexité des échanges intersubjectifs pourtant nécessaire,

selon Louis Quéré, à l'avènement d'un nouveau « tiers symbolisant »<sup>6</sup>. Analyse intersubjective qui est aussi celle d'Habermas pour qui la société démocratique, comme substitut à la société d'Ancien régime, est avant tout marquée par l'instauration d'un espace public vu comme « *un espace de médiation entre la société civile et l'État qui favorise, par le débat contradictoire, l'émergence d'une opinion publique* » (Dacheux 2008, p.8). Pour le dire autrement, c'est en s'appuyant sur nouvel horizon symbolique (intersubjectif) ouvert par le modèle épistémologique que Jürgen Habermas va concevoir son modèle d'agir communicationnel qui est aussi une critique de l'approche stratégique sous tendue par le modèle épistémologique.

### 1.2. *Le modèle politique de la communication*

Le modèle politique de la communication résulte de la convergence des travaux menés autour des notions d'espace public, d'éthique de la discussion et de démocratie délibérative. Cette dernière, en plaçant au centre de l'analyse l'autodétermination des citoyens dans l'élaboration des normes qui les gouvernent, marque une rupture radicale avec l'approche objectiviste du modèle épistémologique. En d'autres termes, à l'ordre symbolique divin emporté par la Révolution française, le modèle politique propose un renouvellement par la délibération citoyenne plutôt que par l'instrumentalisation médiatée. Plus précisément, pour Jürgen Habermas, il n'y a pas qu'un seul type d'action communicationnelle, mais deux. À côté de la communication utilisée à des fins stratégiques (informer, persuader, vendre, etc.) il existe une communication orientée vers l'intercompréhension : un agir communicationnel. La conceptualisation de cet agir communicationnel trouve son ancrage théorique dans l'approche pragmatique de la communication inaugurée par Dewey, reprise par Austin et complétée par l'Ecole de Palo Alto. Elle montre que la communication n'est ni réductible à une logique technique de transmission d'information, ni assimilable à une logique stratégique de persuasion. La communication est un acte social, un moyen de coordonner la vie quotidienne, une relation intersubjective permettant de construire une réalité commune (Watzlawick, 1978). Poursuivant cette réflexion, mais l'inscrivant dans son propre parcours intellectuel visant à sauvegarder l'autodétermination rationnelle des citoyens dans un mode dominé par les régulations systémiques (Luhmann 1999), Habermas (1987b) refuse l'assimilation de la rationalisation du monde à la réification de la raison. Son modèle s'appuie principalement sur deux penseurs. Tout d'abord, Herbert Mead (1963) qui identifie trois types d'interactions. Tout d'abord, l'interaction infra humaine qui est médiatisée par des gestes. Ensuite l'interaction médiatisée par des symboles. Enfin l'action réglée par des normes. Et c'est sur cette dernière forme d'interaction qu'Habermas sépare de Mead pour rejoindre Durkheim. Pour ce dernier, en effet,

---

<sup>6</sup>Notion développée par Louis Quéré (1982) et qui consiste à considérer toutes formes de communication comme étant insérées dans un complexe symbolique préexistant à la relation. Pour le dire autrement, le contexte historique, géographique, social et culturel constitue un cadre interprétatif qui participe à la construction du sens partagé de la communication.

c'est la pratique religieuse qui forme la norme commune, car « *la pratique rituelle sert à établir une communion réalisée dans la communication* » (Habermas, 1987b, p.62). Les rituels montrent que le sacré est l'expression d'un consensus normatif régulièrement actualisé. Or, Habermas l'affirme « *le consensus normatif de base, qui s'exprime dans l'action commune, établit et conserve l'identité du groupe : c'est pourquoi le fait du consensus réussi est simultanément son contenu essentiel* » (Habermas, 1987, p. 63). Soyons précis, selon les penseurs cités ici, ce qui forge l'identité d'un individu n'est pas ce qui le différencie des autres, mais plutôt ce par quoi il concorde avec l'ensemble des individus de son groupe social. L'identité de la personne n'est donc que le reflet de l'identité collective, celle qui fait ciment, qui lie l'ensemble de ses composantes. Ainsi Habermas, s'appuyant sur une lente digression autour des apports de Durkheim et Mead, nous offre une compréhension complète de l'agir communicationnel qui « *se révèle être un lieu où se croisent les énergies de solidarité sociale* » (Habermas, 1987b, p.70). Il ne s'agit dès lors pas de coordonner les actions mais bien de conférer à l'acte communicationnel un rôle dans la socialisation des individus car c'est la puissance illocutionnaire qui transmet la conscience collective, qui fait société.

Cette théorie de l'agir communicationnel sera, en 1997, articulée avec celle de l'espace public, pour donner, dans *Droit et démocratie*, une approche complexe et cohérente de la communication politique dans nos sociétés libérales. La théorie habermassienne élaborée dans cet ouvrage est, en effet, une élégante synthèse théorique qui tient compte des apports de la philosophie politique, de la sociologie des médias et de la science politique. Elle conçoit la société comme une mise en tension entre, d'une part, des systèmes régulés par des médias généralisés symboliques – le système politique régulé par le pouvoir, le système économique régulé par l'argent – et, d'autre part, un monde vécu régi par un agir communicationnel, c'est-à-dire, nous l'avons vu, une action langagière visant l'intercompréhension. Cette tension est régulée au sein d'un espace public. Ce dernier est donc un espace de médiation qui relie tout en les maintenant à distance, les systèmes sociaux et le monde vécu. Cet espace de médiation n'est pas monolithique, il est composé de deux sous-ensembles en contact :

- L'espace public institutionnel. Il est le lieu où la démocratie se donne à voir, à l'image des débats parlementaires retransmis par la télévision. Il rend public les débats qui ont lieu au sein des institutions. C'est ce que le philosophe allemand nomme, l'espace public central, soumis, en théorie démocratique, à la délibération : à l'échange rationnel d'argument obéissant aux règles de l'éthique de la discussion (Apel, 1994 ; Habermas 1999) et devant déboucher sur un consensus rationnel.
- L'espace public périphérique. Il est, en réalité, composé de deux éléments distincts :
  - L'espace médiatique. C'est le lieu de mise en visibilité de la confrontation des opinions. C'est aussi une instance de médiation entre l'espace public institutionnel et la sphère de débats propres à la société civile (l'espace public autonome). Dans nos



sociétés modernes, cet espace public central est incarné par les médias. C'est un espace où règne l'agir stratégique.

- L'espace public autonome. C'est l'ensemble des débats contradictoires portés par la société civile. C'est le lieu où peut se déployer l'agir communicationnel propre au monde vécu.

Ainsi par construction, le droit est toujours issu de la raison (la délibération dans l'espace institutionnel) et les citoyens peuvent, malgré le marketing et la propagande, se sentir auteur du droit : leurs débats influencent la délibération quand ils sont repris par l'espace médiatique (Habermas cite l'exemple des revendications portées par les associations écologistes et féministes). Il y a donc, au final, deux formes de communication politique : d'une part, un processus informel de formation de l'opinion qui se développe dans l'espace public périphérique (espace médiatique et espace autonome) et, d'autre part, des délibérations formelles permettant d'aboutir à un consensus qui se déploient dans l'espace public central (institutionnel). Ce modèle habermassien que nous avons qualifié de « modèle politique » de la communication, représente, pour Louis Quéré, une rupture importante avec le modèle épistémologique. D'une part, la théorie de l'agir communicationnel abolit le « dualisme » du modèle épistémologique entre le langage et le réel<sup>7</sup> qui « *cesse de se rapporter l'un à l'autre sur le mode de deux ordres de réalités indépendants* » (Quéré, 1991, p. 77). D'autre part, cette conception de la communication est intersubjective et permet ainsi de repenser la conception stratégique qui s'impose dans le modèle épistémologique. Cependant, ce modèle politique est jugé par Louis Quéré comme étant normatif (la démocratie doit reposer sur des citoyens doués de raison qui veulent tous leur autodétermination) et jacobin (l'espace public est pensé dans le cadre de l'État nation et non, dans sa dimension territoriale). Enfin, pour Quéré, ce modèle présente le défaut de n'exister que dans les sphères discursives éloignées des impératifs de l'action. Or, d'une part, se priver de l'expérience vécue et de la praxis sociale c'est évincer le social en train de se faire et, d'autre part, l'action est seule juge de l'institution sociale, vue comme un ensemble de normes et de pratiques qui forment la trame sociétale (Dardot et Laval, 2014).

Nous avons donc vu, dans cette première partie, l'existence de deux modèles opposés. Le premier, pendant longtemps dominant dans le champ de la recherche et qui reste très prégnant dans les représentations sociales de la communication, est le modèle épistémologique. En regroupant sous cette unique appellation des théories très différentes de la communication (de la théorie mathématique de la communication à l'Ecole de Yale en passant par la cybernétique), Louis Quéré

<sup>7</sup> En effet, s'appuyant sur la théorie des actes de langage d'Austin (1970) pour lequel il existerait trois types d'actes. Des actes locutoires qui consistent à « *dire quelque chose* ». Des actes illocutoires fondés sur « *l'agir en disant quelque chose* ». Et enfin, des actes perlocutoires poussés par l'intention de « *causer quelque chose* » du fait que l'on agit en disant quelque chose. Habermas met alors en exergue l'agir communicationnel dont l'unique finalité est l'intercompréhension soit des « *interactions médiatisées par le langage où tous les participants poursuivent par leurs actions langagières des objectifs illocutoires, et seulement de tels objectifs* » (Habermas, 1987a, p.304).

permet de mettre au jour la même conception positiviste et la même visée stratégique qui caractérisent les approches fonctionnalistes et techniques de ces théories de la communication. Le second modèle, constructiviste et inter-compréhensif, échappe à ces deux défauts majeurs. Ce modèle qualifié de « politique » est élaboré à partir des travaux de J. Habermas et permet de « dénaturaliser » (Maigret, 2003) les recherches en communication. En revanche, il souffre de certains maux (normativité, jacobinisme, prisme discursif, etc.) qui ont poussé les chercheurs à concevoir de nouveaux modèles. C'est ce que nous allons voir maintenant dans la seconde partie de ce texte.

## **2. Modèles praxéologique et de l'incommunication, entre dépassement et révolution**

Tenant compte de l'apport mais aussi des limites du modèle politique, certains chercheurs ont cherché à modéliser d'une autre manière la communication. Nous voudrions, ici, proposer une focale sur les deux modélisations qui nous semblent les plus heuristiques. La première est le modèle praxéologique de la communication proposé par Louis Quéré. La seconde est le modèle de l'incommunication théorisé par des chercheurs francophones. Alors que le premier cherche à dépasser les critiques faites au modèle habermassien en restant ancré dans le modèle politique, le second opère une révolution copernicienne rompant avec la logique de tous les modèles de communication antérieurs.

### *2.1. Le modèle praxéologique de la communication*

A travers ce modèle Louis Quéré cherche deux choses. D'une part, à prolonger la réflexion d'Habermas en montrant comment s'élabore un tiers symbolisant qui prend place au cœur de l'espace public démocratique. D'autre part, à remédier aux trois écueils principaux identifiés dans le modèle de communication politique (jacobinisme, normativité, prisme discursif) et plus particulièrement à redonner à la communication un pouvoir agissant dans la société.

En effet, Quéré désire voir se poursuivre l'interrogation qui concerne la mise au jour d'une alternative concrète à la domination de l'univers de la communication par les techniques de l'information et de la communication. Un apport radical que le nouvel élan critique des sciences de la communication (Granjon et Georges, 2014) n'arrive pas à conceptualiser, laissant toujours de côté l'activité communicationnelle instituante au profit de la rationalisation technique. Précisons les propos de Louis Quéré. Celui-ci affirme que la dimension symbolique de la communication est indépassable car elle forme un neutre, un métaniveau, un « tiers symbolisant » qui fait que l'activité sociale « *ne peut être rationalisée, sans dommages graves, ni sous l'aspect technique des machines ou des méthodologies (techniques de relations humaines par exemple), ni sous l'aspect stratégique du choix ou de la décision rationnelle (application de la théorie des jeux par exemple)* » (Quéré, 1982, p. 181). Et pour autant, partant du constat que la société technologique est dorénavant tout à

fait centrale, il ne s'agit pas de nier sa présence mais bien de rationaliser la sphère de l'interaction en supprimant les fantasmes et les idées reçues par une critique profonde de l'idéologie qui domine aujourd'hui les représentations. Autrement dit, *« c'est rouvrir l'espace du politique en développant les mécanismes de régulation contractuelle des conflits, en amplifiant l'institutionnalisation endogène des relations sociales, en élargissant les systèmes d'autodétermination du changement, en formant des modèles culturels finalisés par une exigence d'autonomie dans toutes les dimensions de la vie collective. »* (Quéré, 1982, p. 181). Quéré appelle alors à éviter le jacobinisme habermassien et appréhender les structures de la *« contre-sphère publique que construisent les mouvements sociaux pour donner figure à l'Institution, au politique et à l'historique dans une société soumise à « l'idéologie invisible. »* (Quéré, 1982, p.181). Dans cette perspective, la communication n'est plus un agir rationnel orienté vers l'intercompréhension, mais une activité sociale organisante qui tend à construire une perspective commune, soit *« le fait pour des partenaires, de construire ensemble le lieu commun à partir duquel ils vont momentanément se rapporter les uns aux autres, se rapporter au monde et organiser leurs actions réciproques »* (Quéré 1991, p.76). Par conséquent, la communication devient un processus de co-construction en actes d'un monde partagé et co-habité. Dès lors, la dimension discursive de la communication qui occupait une place centrale dans les modèles épistémologique et politique vient s'élargir au potentiel d'actions qu'elle génère. Mais surtout, l'activité conjointe devient le pilier de la construction d'un espace commun de représentations, de perspectives communes, de points de vue partagés aux dimensions fluctuantes dans le temps et dans le champ d'action. Donc, résume Louis Quéré, *« pour le modèle « praxéologique », la communication est essentiellement un processus d'organisation de perspectives partagées, sans quoi aucune action, aucune interaction n'est possible »*. Ce processus, poursuit Quéré, qui ainsi revient dans le chemin tracé par Habermas et *« peut être explicité en termes de construction conjointe d'un espace public, selon des modalités qu'il appartient à l'analyse de mettre à jour »* (Quéré, 1991, p. 76). Ainsi le modèle praxéologique de la communication incite à s'interroger plus sur les pratiques communicationnelles des acteurs, leurs modes concrets d'organisation collective, que sur les outils utilisés ou les discours tenus dans l'espace public. Cette approche débouche alors sur des méthodes d'enquêtes empiriques de la communication proche de l'anthropologie de la communication (Winkin, 1995), visant à restituer la fabrication quotidienne et sensible de ce monde commun. Fabrication qui est fortement liée aux lieux où se jouent les interactions et aux attentes/craintes des interacteurs face à l'évolution du monde social dans lequel se déploie leur action collective (Duracka, 2016). Cependant, si ce modèle praxéologique permet d'échapper aux principales limites du modèle habermassien, il repose néanmoins sur un présupposé fort : la réussite du processus de communication, qu'il soit discursif ou actanciel. Or, c'est justement ce présupposé que remet en cause, de manière radicale, le modèle de l'incommunication.

## 2.2. Le modèle de l'incommunication

En rupture avec le sens commun et les trois modèles que nous venons de présenter, les travaux sur l'incommunication partent des difficultés quotidiennes de la communication : polysémie du langage, difficultés des codes (paroles, musiques, etc.) à retranscrire précisément nos émotions, perte du contrôle de soi, absence d'écoute, malentendus, etc. Dès lors, certains chercheurs francophones proposent une révolution copernicienne : et si la norme était l'incompréhension et non la compréhension ? Pour le dire autrement, la communication n'est pas un processus qui parvient automatiquement à ses fins (information, persuasion, consensus, construction d'un monde commun), c'est une relation sociale souvent inachevée, insatisfaisante, en tout cas beaucoup plus complexe que les modélisations actuelles ne le suggèrent. Comme le dit Pascal Robert : « *la communication « ça marche parce que ça ne marche pas et que ça ne marche pas parce que ça marche* » (Robert, 2005, p. 10). Ce chercheur est, en effet - sans doute avec J.R. Ravault<sup>8</sup> - le premier à avoir cherché à modéliser l'incommunication, même si c'est à D. Huisman (1985) que l'on doit l'invention de ce terme que R. Boudon (1989) a popularisé. Il s'efforce de clarifier cette phrase sibylline : « *Entendons que la « communication » est supposée bien fonctionner entre X et Y, justement parce qu'ils n'ont pas besoin de « communiquer » entre eux. Autrement dit, leurs cadres d'interprétation sont largement superposés et les différences ne sont pas relevées. Ils baignent ainsi dans une « évidence », mais qui est le fruit d'une construction sociale. C'est pourquoi on peut dire que « ça marche », parce que « ça ne marche pas », parce qu'il n'y a eu au fond aucune « communication » en tant que processus de négociation du cadre de référence, des règles à appliquer, etc., bref, il n'y a eu aucune métacommunication pour reprendre le vocabulaire de Palo Alto* ». (Robert, 2005, p. 10-11.)

Pascal Robert, à partir de l'analyse de la pièce de Sophocle *Oedipe-Roi* et de l'étude du Roman de S. Lem *Solaris*, remet alors logiquement en cause l'utilisation même du mot communication. En effet, ce vocable met en avant une évidence alors que le terme incommunication éclaire une question sociale. Ou plutôt, un problème sociologique que chacun cherche à conjurer, d'où le succès des TIC, censées permettre de rétablir la norme, de revenir à la communication « *On invente ainsi à la fois la pathologie et le remède* », souligne avec pertinence Pascal Robert (2005, p. 18). Hypothèse qui rejoint, par certains côtés, les travaux ultérieurs de Dominique Wolton. Ce dernier donne incontestablement ses lettres de noblesse à la notion d'incommunication, qui devient, en 2009, le pivot de sa théorie de la communication<sup>9</sup> : la compréhension pure et parfaite, celle de l'amour, est toujours éphémère. Le récepteur n'est jamais totalement en ligne avec l'émetteur, on ne se

<sup>8</sup>Ce dernier, dans son blog, mentionne qu'il travaille depuis plusieurs années sur la notion d'incommunicabilité. Notion qui englobe celle d'incommunication puisqu'elle concerne – comme l'incommunication – les relations entre les êtres humains, mais aussi les difficultés de communication entre les hommes et leur environnement (<http://www.leblogdescoutheillas.com>).

<sup>9</sup>Dès 2005, il propose de penser l'incommunication pour sauver la communication, mais l'incommunication n'est pas encore au centre de sa théorie de la communication (Wolton 2005).

comprend jamais parfaitement. Cette incompréhension peut déboucher sur le rejet de l'autre, le repli identitaire ou la guerre, elle peut aussi conduire à entamer une négociation visant, non pas l'entente absolue, mais la cohabitation raisonnée (Wolton 2009). Dans la lignée de cette théorie, des chercheurs vont reprendre et enrichir cette notion d'incommunication à l'image de Serge Lepastier (2013), qui dirige le premier ouvrage collectif dédié à l'incommunication. Pour ce psychanalyste, trois facteurs expliquant l'importance de l'incommunication : l'expression souvent incontrôlée de nos émotions, l'inconscient, l'existence de techniques de communication persuasive (on retrouve ici, l'influence, négative du modèle épistémologique de la communication). Certes, ces chercheurs ne sont pas les seuls à mettre en avant les difficultés de la communication quotidienne voire son impossibilité. Guy Debord (1967) et sa charge contre la société du spectacle, Jean Baudrillard (1985) et sa dénonciation du simulacre, ou encore Pierre. Livet (2011) et son travail sur les limites de la communication ont également souligné avec force la difficulté de toute communication. Mais ces écrits relevant les promesses non tenues de la communication entérinaient, en creux, l'idée qu'il existait une norme sociale qui était bafouée : l'intercompréhension. Une communication restait possible, même si elle n'était pas au rendez-vous. Et c'était même souvent au nom de cet horizon normatif qui se dérobaient sans cesse, que les auteurs développaient leur analyse critique. En parlant d'incommunication, Wolton et ses confrères opèrent une rupture paradigmatique radicale. Sans doute trop. Dire que toute communication peut échouer ne veut pas dire qu'elle échoue nécessairement. Il ne s'agit pas de remplacer un succès toujours assuré par un échec toujours certain, mais dans une perspective dialogique chère à E. Morin (2004), de penser les tensions entre échec et réussite, entre communication et incommunication. Comme nous l'avons écrit ailleurs « *Loin de constituer un rocher de Sisyphe que nous portons à chaque rencontre, l'incompréhension est le moteur même de la communication réflexive. C'est parce que nous ne nous comprenons jamais tout à fait que nous continuons à rechercher l'intercompréhension. Sans incompréhension pas de volonté de se comprendre ! [...] C'est cette incomplétude même du partage qui nous pousse à rechercher un nouveau partage. [...] L'incommunication est donc une des composantes de la communication et non l'unique issue possible.* » (Dacheux, 2015 p. 270).

Dans cette seconde partie, nous avons pu voir que les limites du modèle politique de la communication ont donné naissance à deux modèles très intéressants pour la recherche en sciences sociales. Le premier, le modèle praxéologique défendu par Louis Quéré, rompt avec la logique discursive et normative habermassienne en faisant de la praxis le cœur de l'activité communicationnelle. Proposition intellectuellement stimulante qui a pour but d'inviter le chercheur à des démarches anthropologiques plus sensibles à l'observation directe des modes de coordination entre acteurs, ce qui permet de prendre une saine distance critique avec le discours tenu par ces derniers. Le second modèle propose une révolution scientifique au sens de Khun (1962) : l'émergence d'une nouvelle théorisation remettant en cause la science normale. La communication (au sens d'intercompréhension) est exceptionnelle, la règle sociale qui régule les échanges intersubjectifs est

l'incommunication : nous ne nous comprenons jamais totalement, c'est d'ailleurs pourquoi nous continuons à communiquer. Voilà une manière d'analyser le monde sociale qui, en insistant sur les malentendus et les échecs des coordinations, permet de regarder avec une certaine distance les sociologies pragmatiques (théorie des conventions et sociologie des grandeurs en particulier).

### Conclusion

Face à la complexité de la communication, il est tentant de renoncer à élaborer des théories générales au profit de théories partielles. On court alors le risque d'éclater l'objet de recherche en fragments qui seront de plus en plus difficiles à réunir. C'est pourquoi, une approche communicationnelle en sciences sociales peut tenter de s'appuyer sur des modèles théoriques globaux renvoyant à des cultures épistémiques communes. Quels sont ces modèles ? En nous appuyant sur l'analyse de Louis Quéré (1991), tout en lui donnant des contours plus contemporains et complexes, nous en avons identifiés quatre. Le premier, qui domine les sciences sociales depuis plusieurs dizaines d'années, même s'il ne domine plus les sciences de l'information et de la communication, est le modèle épistémologique. Un modèle positiviste qui repose sur une vision instrumentale de la communication souvent réduite à un problème technique de transmission d'information que l'on retrouve aujourd'hui dans les sciences et techniques de l'information. Mais que l'on retrouve aussi dans une ingénierie symbolique du consentement qui s'incarne dans l'approche gestionnaire chère au marketing. Cependant, ce modèle repose sur un ordre symbolique qui renonce à la transcendance et offre ainsi un point d'appui non négligeable à une approche intersubjective de la communication. Cette dernière se déploie dans le second modèle dit de « communication politique ». Ce modèle constructiviste fait de l'agir communicationnel et de la délibération des processus langagiers rationnels renforçant l'autodétermination des citoyens au cœur de l'espace public. Ce modèle est aujourd'hui au centre de la réflexion des chercheurs (politologues, philosophes, sociologues) qui s'intéressent aux rapports entre communication et démocratie délibérative (Girard, Legoff, 2010). Par sa pertinence critique, ce modèle a su alimenter les réflexions épistémologiques de Louis Quéré. L'analyse de ce dernier débouche sur la constitution d'un troisième modèle, le modèle praxéologique, qui offre l'avantage de décentrer l'analyse communicationnelle vers l'activité instituante de l'action sociale, et permet ainsi de se pencher sur le monde en train de se faire. Ce modèle praxéologique est peu répandu en sciences de l'information et de la communication *a fortiori* dans celui, plus large, des sciences sociales. De plus, si ce modèle permet de dépasser les limites du modèle dominant, il reste prisonnier d'une même pré conception qui hante les trois modèles que nous venons d'évoquer : l'horizon normal de la communication est la réussite. La communication permet de diffuser de l'information ou de persuader le chaland (modèle épistémologique), de parvenir à un consensus (modèle politique), de coordonner l'action (modèle praxéologique). Or le modèle de l'incommunication, en cours de construction, part du postulat inverse : l'échec est la

norme. Les citoyens se sentent mal informés, les consommateurs méprisent la publicité, le dissensus est l'horizon habituel des discussions sur l'intérêt général, les actions collectives s'épuisent fautes de coordination satisfaisante, etc... Cette rupture paradigmatique nous semble aujourd'hui la plus heuristique pour les recherches en sciences sociales. A condition, toutefois, de parvenir à dépasser la radicalité qui la fonde. Se contenter d'inverser le présupposé en faisant de l'échec l'horizon courant de la communication c'est se concentrer sur ce « qui ne marche pas » pour reprendre les propos de Pascal Robert, et oublier « ce qui marche ». Car des trains arrivent à l'heure, des politiques persuadent des électeurs de les élire, des chercheurs délibèrent, des associations coordonnent leurs activités militantes, etc. L'incommunication totale n'est pas une réalité sociale. Si la communication est rarement parfaite, elle débouche rarement sur un échec complet. Dans cette perspective, l'incommunication est moins un nouveau paradigme, qu'un paradigme venant enrichir les trois autres. En insistant sur les rapports dialogiques (au sens de Morin) entre communication et incommunication, il invite à reprendre à nouveau frais les travaux sur la transmission d'information, la persuasion ou la délibération. De plus, comme les modèles épistémologique et politique souffrent de certains défauts, l'incommunication peut enrichir le modèle praxéologique et lui insuffler une force théorique nouvelle lui permettant de sortir de son injuste confidentialité. C'est, en tout cas, le sens de nos futurs travaux.

### Références

- Attallah, P. (1989). *Théories de la communication*. Québec : Télé-Université.
- Apel, K-O. (1994). *Éthique de la discussion*. Paris : Cerf.
- Austin, L. (1970). *Quand dire c'est faire*. Paris, Seuil.
- Baudrillard, J. (1985). *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée.
- Bounoux D. (1998). *Introduction aux sciences de la communication*. Paris : La Découverte.
- Boudon, R. (1989). « Petite sociologie de l'incommunication ». *Hermès*. N°4.
- Breton, P. (1997) *L'utopie de la communication : le mythe du village planétaire*. Paris : La Découverte.
- Buhler, M. (1974). « Schémas d'études et modèles de communication ». *Communication et langages*. Vol. 24. N°1.
- Dacheux E. (2011). *La communication*. Paris : Cnrs éditions.
- Dacheux, E. (2008). *L'espace public*. Paris : Cnrs Éditions.
- Duracka, N. (2016). *L'innovation sociale chez les acteurs de l'économie sociale et solidaire en Auvergne : Une approche communicationnelle*. Thèse en SIC. Université Clermont Auvergne.
- Debord, G. (1967). *La société du spectacle*. Paris : Buchet/Chastel.

- Duportail, G.-F. (1999). *Phénoménologie de la communication*. Paris : Ellipses.
- Girard C., Le Goff C. (2010), *La démocratie délibérative*. Paris : Hermann.
- George E., Granjon F. (2014). *Critique, sciences sociales et communication*. Paris : Mare et Martin.
- Habermas, J. (1999). *De l'éthique de la discussion*. Paris : Flammarion.
- Habermas, J. (1997). *Droit et Démocratie*. Paris : Gallimard.
- Habermas, J. T (1987a). *Théorie de l'agir communicationnel (Tome 1)*. Paris : Fayard.
- Habermas, J. T (1987b). *Théorie de l'agir communicationnel (Tome 2)*. Paris : Fayard.
- Habermas, J. (1978). *L'espace public*. Paris : Payot.
- Hermès (2015). *Le XX e siècle saisi par la communication*. Hermès, N°71.
- Huisman, D. (1985). *L'incommunication essais sur quelques effets pléthoriques abusifs ou pervers de la communication actuelle*. Paris : Vrin.
- Joas, H. (1999). *L'agir créatif*. Paris : Cerf éditions.
- Knorr Cetina, K. (1998). « Les épistémès de la société : l'enclavement du savoir dans les structures sociales ». Les épistémès de la société. *Sociologie et sociétés*.vol. XXX. N° 1.
- Kuhn, T. (1962). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Lepastier, S. (2013). *L'incommunication*. Paris : Cnrs éditions.
- Livet, P. (2011). « Les limitations de la communication » in E. Dacheux. *La communication*. Paris : Cnrs éditions.
- Lochard, G. (2009). *La communication télévisuelle*. Paris : Cnrs éditions.
- Luhmann N. (1999). *Politique et complexité. Les contributions de la théorie générale des systèmes*. Paris : Cerf.
- Maigret, E. (2003). *Sociologie de la communication et des médias*. Paris : Armand Colin.
- Marc, E. Picard, D. (2000). *Relations et communications interpersonnelles*. Paris : Dunod.
- Mattelart A. (2004). *Histoire des théories de la communication*. Paris : La découverte.
- Mercier A. (2017). *La communication politique* (seconde édition). Paris, Cnrs éditions.
- Miège B. (2015), *Contributions aux avancées de la connaissance information communication*. Paris : Ina
- Miège, B. (1992). « La (nécessaire) voie étroite de la recherche ». *CinemAction*. N°63.
- Mucchielli A. (1999). *Théorie systémique des communications*. Paris : Armand Colin.
- Morin, E. (2004). *La méthode 6, Éthique*. Paris : Seuil.
- Olivési, S. (dir.) (2007). *Introduction à la recherche en SIC*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Ollivier, B. (2000). *Observer la communication, naissance d'une interdiscipline*. Paris, France : CNRS Éditions.



- Proulx, S. (2007). « Naissance des sciences de la communication dans le contexte militaire des années 40 aux Etats-Unis ». *Hermès*. N° 48.
- Quéré, L. (1991). « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique ». *Réseaux*. Vol. 9. N°46-47.
- Quéré, L. (1982). *Des miroirs équivoques*. Paris : Aubier-Montaigne.
- Robert, P. (2005). « De la communication à l'incommunication ». *Communication et langages*. N°146.
- Tudor, M.A. (2013), *Épistémologie de la communication, Science, sens et métaphore*. Paris : L'Harmattan.
- Watzlavick, P. (1978). *La réalité de la réalité*. Paris : Seuil.
- Weber, M. (2008). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Flammarion (1905).
- Winkin, Y. (1995). *Anthropologie de la communication*. Bruxelles : De Boeck.
- Wolton D. (2015). *La communication, les hommes et la politique*. Paris : Cnrs éditions.
- Wolton, D. (2005). *Il faut sauver la communication*. Paris : Flammarion.
- Wolton, D. (1989). La communication politique, construction d'un modèle. *Hermès*.